Collectif, *Genre et compétition dans les sociétés occidentales du haut Moyen Âge (IV^e-XI^e siècle)*

Isabelle Réal

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/6858>

DOI : 10.4000/ccm.6858

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2021

Pagination : 78-80

ISBN : 978-2-490783-08-3

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Isabelle Réal, « Collectif, *Genre et compétition dans les sociétés occidentales du haut Moyen Âge (IV^e-XI^e siècle)* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 253 | 2021, mis en ligne le 01 mars 2021, consulté le 24 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/6858> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.6858>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Genre et compétition dans les sociétés occidentales du haut Moyen Âge (IV^e-XI^e siècle), Sylvie JOYE et Régine LE JAN (dir.), Turnhout, Brepols (Haut Moyen Âge, 29), 2018.

La question de la « compétition dans les sociétés médiévales du haut Moyen Âge (400-1100) » a fait l'objet d'un programme de recherche international, entre 2009 et 2014, dirigé par Régine Le Jan (Lamop) qui a impliqué dix-huit universités de cinq pays d'Europe. À l'issue du premier atelier de travail tenu à Göttingen à l'invitation de la MHFA, en mars 2009, plusieurs axes d'approche avaient été définis qui devaient constituer les thèmes de quatre colloques successifs, entre 2010 et 2014 (cf. Geneviève BÜHRER-THIERRY et Thomas LIENHARD, « Compétition, médiation et mobilité dans les sociétés du haut Moyen Âge », *Revue de l'IFHA*, 1, 2009, p. 70-75, DOI : 10.4000/ifha.326.) : « Agôn : Performance et compétition (V^e-XII^e s.) » (Francfort-sur-le-Main, juin 2011), « Genre et compétition » (Paris, octobre 2011), « Compétition et sacré au haut Moyen Âge : entre médiation et exclusion » (Limoges, juillet 2012) et « Compétition et ressources » (Rome, octobre 2013). Tous ont fait l'objet d'une publication aux éditions Brepols, dans la collection « Haut Moyen Âge » (*Agôn : la compétition, V^e-XII^e siècle*, [Francfort, 16-18 juin 2011], François BOUGARD, Régine LE JAN et Thomas LIENHARD [dir.], Turnhout, Brepols [Haut Moyen Âge, 17], 2012 ; *Compétition et sacré au haut Moyen Âge : entre médiation et exclusion*, Philippe DEPREUX, François BOUGARD et Régine LE JAN [dir.], Turnhout, Brepols [Haut Moyen Âge, 21], 2015 ; *Acquérir, prélever, contrôler : les ressources en compétition [400-1100]*, Vito LÖRÉ, Geneviève BÜHRER-THIERRY et Régine LE JAN [dir.], Turnhout, Brepols [Haut Moyen Âge, 25], 2017). Le présent volume est donc le quatrième et dernier volet de ce cycle de publications.

Dans le cadre de ce programme de recherche, l'axe « genre et compétition » ayant été confié à Sylvie Joye, c'est elle qui introduit le sujet et présente les différentes contributions. Dans un contexte de crises et de restructurations comme celui que connaît l'Occident au haut Moyen Âge, où la compétition entre individus ou groupes d'individus s'exacerbe, il est en effet pertinent de se demander quelle place ont pu y tenir les attributs sexués, autrement dit de mesurer la part plus ou moins grande prise par la distinction des sexes dans le cadre de relations sociales compétitives. Les travaux qu'elle présente amènent S. Joye à relativiser d'emblée l'importance prise par les seuls critères de genre. Et ceci pour trois raisons principales. D'une part, elle constate que les femmes en situation de pouvoir (qu'elles soient régentes, *matronae*, comtesses ou abbesses)

ont souvent les mêmes motivations, voire les mêmes attitudes que les hommes, même si ces derniers ne leur prêtent pas, sauf exception, les mêmes attributs conçus comme masculins, en particulier les armes et les titres qui incarnent le pouvoir militaire et politique. D'autre part, le genre doit être envisagé comme un élément parmi d'autres de l'identité des individus, le rang social, le groupe familial et l'âge jouant un rôle souvent plus déterminant dans les interactions sociales, particulièrement en contexte de compétition. Enfin, elle remarque que les critères de genre sont plus ou moins activés selon les périodes et les contextes : ainsi, entre l'Antiquité et le Moyen Âge, on passerait du modèle du citoyen romain (idéal masculin) à un régime de genre très binaire fondé sur une différenciation plus marquée entre les sexes, la fonction guerrière associée à la violence devenant, à partir du VII^e s., le marqueur principal de masculinité ; à l'époque carolingienne, le critère de sexe semble s'accroître dans le discours des auteurs qui gommant volontairement les violences féminines ou qui l'utilisent contre les femmes (en particulier la reine) ; enfin, dans le contexte de la christianisation et de la construction de l'Église, les critères genrés jouent un rôle déterminant, car, si d'un côté l'aspiration à la virginité ascétique a pu correspondre à une volonté de transgresser son genre, voire d'atteindre un « troisième genre », la mise en avant de la faiblesse et de l'impureté féminine a abouti à une restriction progressive du rôle des femmes dans la gestion du sacré.

De fait, si le genre n'est qu'une des modalités parmi d'autres des relations sociales, les contributions de ce volume prouvent cependant qu'il peut intervenir à différents niveaux dans les enjeux de la compétition. Comme dans la plupart des études sur le genre, les femmes constituent le sujet principal des travaux présentés ici, à l'exception du premier, celui de Guy Halsall, qui s'intéresse à la « déconstruction » du modèle de masculinité, entre l'Antiquité et le VII^e s. Dans une civilisation fortement genrée, le citoyen mâle romain incarnait la raison, le contrôle des passions et l'habileté, qualités dont les femmes étaient dépourvues, au même titre que les enfants ou les barbares, ce qui justifiait leur infériorité. Ce modèle laisse progressivement la place à un idéal masculin qui se définit de plus en plus par son caractère guerrier, ce dont témoignent les rites funéraires nettement différenciés selon les sexes. Si le VI^e s. voit encore coexister les deux modèles, on observe à partir du VII^e s. une bipolarisation encore plus marquée

entre hommes et femmes, lorsque l'idéal guerrier a définitivement triomphé.

Dans sa contribution, Irene Barbiera tente d'expliquer la sous-représentation des femmes dans la documentation écrite et archéologique médiévale italienne, partant du constat que les sex-ratio sont toujours nettement en faveur des hommes, que ce soit dans la population enfantine des polyptyques comme dans les nécropoles étudiées. Rajoutant à cela que la proportion des femmes enterrées à l'intérieur des églises est partout inférieure à celle des hommes, que l'emplacement des sépultures y est moins favorisé, enfin que le dimorphisme sexuel se creuse entre les deux sexes à partir du VI^e s., elle émet l'hypothèse que les filles étaient moins bien soignées et nourries, et la mortalité féminine dans les quinze premières années d'autant plus importantes. Elle nuance, néanmoins, en précisant que cette infériorité numérique et cette « invisibilité féminine » concernent surtout les fillettes et moins les femmes en âge de procréer, montrant ainsi que l'âge est un critère essentiel, en même temps que le genre.

Toujours pour l'Italie, Christina La Rocca analyse la figure de la reine Amalasonte à travers deux discours de Cassiodore au Sénat, l'un écrit en 533, alors qu'elle est régente au nom de son fils Atalaric, l'autre après la mort du jeune roi, en 534, lorsqu'elle a pris le titre de « *regina* ». Dans les deux cas, il attribue à la souveraine les qualités politiques d'un roi : l'habileté diplomatique (polyglotte et prudente), la stratégie militaire et le prestige de son ascendance dont elle tire sa capacité à gouverner. Elle incarnerait ainsi une représentation « du roi de sexe féminin », réunissant en elle non seulement les qualités féminines (mère attentionnée), mais aussi les attributs associés au pouvoir et traditionnellement conçus comme masculins.

Bruno Dumézil rejoint en partie ces conclusions pour le royaume franc du VI^e s. Analysant les différents marqueurs du pouvoir royal (possession d'une titulature, des *regalia*, d'un trésor, de domaines et d'un réseau de fidèles), il constate qu'ils sont finalement assez peu différenciés entre hommes et femmes. Seuls les attributs guerriers (armes) et les signes d'appartenance à la fonction publique (*cingulum militiae*) permettent de distinguer la figure du roi de celle de la reine. Au VI^e s., la gestion du pouvoir n'implique donc pas forcément une compétition entre les sexes, ni une exclusion totale du féminin, mais se décline plutôt comme « un genre neutre » accessible à tous, au prix de quelques adaptations.

Pour la même période, Adrien Bayard resserre la focale sur l'Auvergne et la place qu'y tiennent les *matronae* dans la compétition locale. Ces femmes,

mariées ou veuves, appartiennent aux groupes élitaires avec lesquels elles partagent les marqueurs de pouvoir (importants patrimoines fonciers, contrôle des lieux sacrés) et participent activement aux stratégies compétitives. Si leur âge et leur rang social semblent donc plus déterminants que le genre, ce dernier influe cependant sur quelques points : une plus grande vulnérabilité juridique (nécessité d'un *defensor*) et une spécialisation dans le champ du sacré limité au cadre domestique et non public.

Geneviève Bürher-Thierry s'interroge, quant à elle, sur le fait que la beauté et les parures soient considérées comme des armes féminines dans la compétition. Certes, les bijoux et les ornements vestimentaires représentent le marqueur dominant des tombes de femmes. Mais en tant que sources de prestige et signes de supériorité sociale, les parures et la beauté sont des attributs partagés par les deux sexes. Elle constate, cependant, quelques différences liées au genre et à l'appartenance au sexe féminin : l'importance accrue des bijoux comme signe extérieur de l'identité sociale et la valorisation de la beauté intérieure, reflet de l'âme, fondée sur la chasteté, l'honnêteté et la bonté.

C'est ce discours moralisateur de l'époque carolingienne qu'étudie également Rachel Stone, se demandant pourquoi les a. du VIII^e et IX^e s., à la différence de ceux du VI^e s., n'évoquent jamais les conflits entre femmes. Les occasions ne manquaient pourtant pas dans les faits, à un moment où l'indissolubilité du mariage renforce les tensions (conflits entre belles-mères et belles-filles, entre épouses et concubines, entre mères et filles), mais la compétition entre femmes étant contraire à la paix familiale que cherchaient à valoriser les réformateurs carolingiens, leurs écrits s'efforcent de les passer sous silence.

Le mariage est effectivement l'occasion de compétitions diverses (entre prétendants, entre femmes, entre groupes familiaux), ce que montre Emmanuelle Santinelli-Foltz en étudiant la Francie du XI^e s. Elle constate une fois de plus qu'il n'y a pas toujours une division sexuée des rôles et des actions en matière de stratégie matrimoniale, mais une distinction entre ceux qui la décident et ceux qui la subissent. Lorsque les femmes sont en position de « décideurs », elles se comportent comme les hommes. Néanmoins, si l'âge et le rang social sont alors déterminants (puissance des veuves de l'aristocratie, par exemple), le genre induit certaines conséquences en termes de marge de manœuvre et de moyens : les femmes usent de leurs charmes, utilisent leurs fils, font appel à l'arbitrage des autorités religieuses, tandis que les hommes déploient surtout leur puissance militaire, matérielle, voire sexuelle.

Hedwig Rockelein replace la question sur le terrain du sacré. Alors que les chrétiens des premiers siècles avaient postulé l'égalité des hommes et des femmes dans le culte et ses mystères, à partir du *iv*^e s., la domination des hommes s'affirme dans le contrôle du sacré. Ils monopolisent progressivement les fonctions sacerdotales en retirant les quelques prérogatives en la matière laissées aux femmes (diaconesses, abbesses), tout en renforçant leur subordination. Ils leur reconnaissent le pouvoir de convertir leur époux, de fonder des monastères, de soutenir les missions et d'étudier les Saintes Écritures. Cependant, même sur le terrain de la prière où les Pères de l'Église distinguaient la supériorité des vierges, les femmes perdent la bataille face aux moines spécialistes de la prière pour les morts.

On saura gré à Didier Lett pour sa conclusion qui donne une synthèse claire des idées foisonnantes de ce riche dossier. Nous retiendrons avec lui trois grands axes de réflexion. En premier lieu, l'idée que les rapports de sexe et leurs représentations varient beaucoup d'un contexte documentaire à l'autre. Ainsi, les sources archéologiques (principalement funéraires), étudiées ici par G. Halsall, I. Barbiera, G. Bürher-Thierry et A. Bayard, renvoient un système de représentation assez binaire, opposant deux pôles : l'un, masculin, caractérisé par les armes, des aires de sépulture plus souvent privilégiées (dans les églises en particulier), une supériorité numérique ; l'autre, féminin, caractérisé par l'absence d'armes, l'abondance des objets de parure, des aires moins choisies, une infériorité numérique ; bipolarisation à nuancer cependant, au moins sur un point : les éléments de parure (en particulier la fibule) sont des signes identitaires partagés par les deux sexes. Quant aux sources textuelles, non seulement elles peuvent contredire ou nuancer les données archéologiques (G. Bürher-Thierry et A. Bayard), mais elles renvoient des images très contrastées d'une période à l'autre (par ex. sur les violences féminines), ou encore selon la nature des textes, y compris chez le même auteur. D'où l'importance pour l'historien d'opérer une analyse approfondie de sa documentation afin de bien différencier les pratiques discursives des pratiques sociales. L'autre grande idée qui se dégage de ces travaux, c'est l'évolution des rapports de sexe entre la période *iv*^e-*vi*^e s. et celle qui commence à partir du *vii*^e s. La première correspond à la continuité du modèle romain, certes dominé par le genre masculin, mais qui en matière de pouvoir est finalement assez poreux : au *vi*^e s., les marqueurs de puissance sont peu différenciés, que ce soit pour la reine qui partage une grande partie des qualités et attributs royaux (C. La Rocca et B. Dumézil) ou les femmes de l'aristocratie (A. Bayard) qui contrôlent les

terres, les pôles de sacralité et les réseaux de fidélité, participant ainsi à la compétition sociale, si nécessaire en utilisant la violence (R. Stone), même si, dans le domaine militaire, les femmes délèguent l'action aux hommes. La seconde période (à partir du *vii*^e s.) est marquée par la bipolarisation croissante des sexes. Particulièrement visible dans les rites funéraires, elle se caractérise par le renforcement du caractère guerrier du modèle laïc masculin (G. Halsall), la mise en valeur des rivalités entre mâles et inversement l'effacement des violences féminines (R. Stone), enfin la mise à l'écart progressive des femmes au sein de l'Église (H. Rockelein). Cette opposition de plus en plus marquée entre les sexes doit être nuancée dès lors qu'on prend en compte d'autres critères que le genre. C'est là la troisième leçon de ces contributions : la nécessité d'articuler le genre à d'autres catégories, parfois plus déterminantes que le sexe, comme la position sociale ou familiale, ainsi que l'âge des individus. L'appartenance aux groupes dominants donne en effet aux femmes une supériorité sociale incontestable, y compris sur les hommes : elles peuvent gouverner (C. La Rocca et B. Dumézil), l'emportent par leur puissance d'action (A. Bayard) ou par leur beauté (G. Bürher-Thierry), décident en matière de mariage (E. Santinelli-Foltz), fondent et dirigent des monastères (H. Rockelein). Mais, y compris au sein des élites, l'âge et la position dans la famille jouent un rôle fondamental : les filles ne deviennent actrices de la compétition qu'à partir de leur mariage, étant restées jusque-là passives et dominées (E. Santinelli-Foltz), voire moins considérées que les garçons (I. Barbiera) ; au *vi*^e s., ce sont les reines veuves que l'on voit régner (C. La Rocca et B. Dumézil), les « matrones » auvergnates, mariées ou veuves, qui contrôlent les pôles de sacralité (A. Bayard), les veuves des princes de la Francie du *xi*^e s. qui prennent part aux stratégies matrimoniales (E. Santinelli-Foltz). Pourtant, même dans les cas où les femmes sont en situation de force, le genre est presque toujours présent comme facteur de distinction, limitant ou modifiant en partie leurs moyens d'action par rapport à ceux des hommes, en particulier en leur retirant le droit d'utiliser les armes et la violence.

Ainsi, par des approches et une analyse des sources très variées, les contributeurs de ce colloque ont su mettre en relief et croiser entre eux les multiples paramètres qui permettent de comprendre quels furent, dans les sociétés occidentales du haut Moyen Âge, les rôles attribués aux hommes et aux femmes dans les rapports de compétition.

Isabelle RÉAL
UMR 5136 – Framespa, Université de Toulouse 2